

De l'anthropologie à l'anthropogénie :

Homo animal techno-sémiotique

Face à la complexité de l'homme, l'anthropologie étudie généralement un nombre réduit de ses aspects, à un endroit particulier, à une époque particulière. Il en résulte une multitude d'approches allant de l'anthropologie culturelle à l'anthropologie de la publicité, en passant par l'anthropologie linguistique ou même celle de l'énigmatique, le sourire.

De rares auteurs, pourtant, s'intéressent à ce qui serait commun à tous les spécimens hominiens et pourrait, à coup sûr, les distinguer des autres animaux. Ils entreprennent ce qu'ils appellent une anthropologie fondamentale. Généralement, ils choisissent une particularité de l'homme, telle que le langage, la culture, l'esprit ou la raison, dont ils font découler les autres singularités. Mais, tôt ou tard, vient la question de ce qui est premier. Le langage, la culture, ou l'esprit existaient-ils avant l'homme, ou l'homme existait-il avant eux. Le paradoxe de l'œuf et de la poule resurgit. Pas de poule sans œuf, pas d'œuf sans poule.

Ainsi l'anthropologie est-elle confrontée à deux défis : le morcellement en systèmes locaux et transitoires, et la recherche de fondements. Elle peut alors difficilement offrir un socle fondamental à la technique et la sémiotique, pourtant caractéristiques voire spécifiques à tous les hominiens.

Ce texte propose des réponses. Il accompagne la conférence du 9 mai 2022, donnée dans le cadre du 89^{ème} Congrès de l'ACFAS, à l'Université de LAVAL, Montréal, sous le titre *De l'anthropologie à l'anthropogénie : Homo animal techno-sémiotique*. Il est très largement inspiré d'*Anthropogénie* (1982 – 2002), œuvre du philosophe-anthropogéniste Henri VAN LIER (1921 – 2009). Le dossier de l'exposé (Vidéo, diaporama, etc.) est disponible à l'adresse suivante :

URL : http://www.anthropogenie.com/events/2022_Laval_MVL_Page.html

L'œuf, la poule et le temps long. L'anthropogénie

Sans hésiter, les scientifiques répondent aujourd'hui que l'œuf a précédé la poule. Leur réponse s'inscrit sur le temps long. Les œufs de poisson apparaissent il y a 530 millions d'années environ, les œufs à coquilles il y a 380 millions d'années, et les premiers œufs galliforme (ancêtre de la poule) il y a 85 millions d'années. Ces derniers auraient été pondus par une variété de dinosaure. Et, comme nous savons aujourd'hui que les mutations génétiques surviennent lors de la reproduction et non au cours de la vie d'un spécimen, c'est bien dans un œuf qu'a eu lieu la mutation. L'œuf de poule a précédé la poule.

Cet exemple ouvre une piste pour la résolution des paradoxes anthropologiques. Nombre de questions trouvent des réponses sur le temps long. Par exemple, la question de savoir si l'esprit, la rationalité, la créativité sont premiers chez l'homme, trouve des éléments de réponse dans le fait qu'Homo a taillé des bifaces, les mêmes bifaces, sans modifications, pendant un million d'années, c'est-à-dire pendant 300.000 générations successives. A quoi s'ajoute que, lorsqu'il migrait et

traversait des régions sans pierres adaptées, il oubliait comment les tailler. Si l'esprit, la raison et la créativité avaient réellement été premiers, pourquoi Homo aurait-il taillé les mêmes bifaces sans les modifier pendant un million d'années, et pourquoi aurait-il oublié comment les tailler lors de ses déplacements ?

Alors, si nombre de questions anthropologiques trouvent des éléments de réponses sur le temps long, pourquoi ne pas s'inscrire, d'entrée de jeu, sur le temps long et s'intéresser à la manière dont « Homo s'est constitué » plutôt qu'à ce qu'« Homo est », adoptant ainsi de fait une approche **anthropogénique** plutôt qu'**anthropologique**.

C'est précisément une approche de type « temps long » qu'adoptera Henri VAN LIER dans son œuvre *Anthropogénie* (1982 - 2002), amorcée d'abord sous le titre *Anthropologie Fondamentale*, puis appelée *Anthropogénie*, et sous-titrée finalement *Un darwinisme des sciences humaines*, soulignant ainsi qu'elle s'inscrit dans un courant évolutionniste darwinien, plus précisément le « darwinisme ponctué » d'Eldredge et Gould.

Le choix de référentiels observables, descriptibles, mesurables

Les géologues, paléontologues, ou généticiens éprouvent peu de difficultés à jongler avec les millions d'années. Sans doute parce que les référentiels qu'ils utilisent sont observables, descriptibles et mesurables. Mais qu'en est-il de l'anthropologie ? Comment échapper aux référentiels éphémères des religions, des langages, des cultures, ou même de la rationalité ? Quels référentiels choisir pour étudier Homo sur plusieurs millions d'années, sur tous les continents, dans toutes ses ethnies ?

Dans *Anthropogénie*, comme dans toute son œuvre, Henri VAN LIER a constamment cherché des référentiels indépendants des époques, cultures, peuples, civilisations. Et, avec ces référentiels, il s'est attaqué successivement aux arts (1959), à la technique (1962), à la littérature (1977), à la photographie (1983), et finalement à la constitution d'Homo dans l'Univers (1982 – 2002). Ces référentiels, qu'il qualifie lui-même de primordiaux sont au nombre de quatre. Ils sont, comme souvent, plus faciles à expliquer à de jeunes écoliers qu'à des adultes de 30 ou 40 ans. Le premier référentiel regroupe toutes les caractéristiques spatiales des choses, le deuxième regroupe les caractéristiques non-spatiales, le troisième regroupe les liens entre choses ou caractéristiques, et le quatrième regroupe ce qui est indescriptible.

Si l'on traduit ces quatre référentiels en langage académique, les caractéristiques spatiales sont d'ordre topologique, les non spatiales d'ordre cybernétique, les liens sont d'ordre logico-sémiotique, et finalement l'indescriptible est de l'ordre de la présence, telle que l'avait pressentie Jean-Paul SARTE. Leur point commun est d'être « observables », « descriptibles », voire « mesurables » de facto ou de jure. Même la présence, apparitionnelle, définie comme « indescriptible », reste observable notamment dans l'art, les expériences extrêmes, les danses exténuantes, etc.

Entrons maintenant dans le vif du sujet, et commençons par ce qui est partagé par tous les hominiens, tout en étant observable, descriptible, et mesurable : leur corps.

Le corps très particulier d'homo

Tous les hominiens partagent depuis des millions d'années certaines caractéristiques de leur corps. Les paléoanthropologues s'accordent à dire notamment qu'Homo est un primate redressé,

bipède, doté de mains libres. Mais si l'on poursuit l'observation, on peut y ajouter qu'Homo est doté d'un corps transversal et transversalisant, latéralisé et latéralisant, angularisé et angularisant, segmenté et segmentarisant, panoplique et panoplisant, etc. Et ces caractéristiques sont suffisamment rares, ou absentes, chez les autres primates pour que l'on s'y intéresse un moment.

Commençons par la transversalité, très particulière à Homo. Les autres vertébrés, sans exception semble-t-il, sont dotés d'un corps structuré selon un axe tête-queue, celui de leur colonne vertébrale. Les poissons bien-sûr, mais les oiseaux aussi, et les mammifères encore. A contrario le corps d'homo, primate redressé, doté lui aussi d'une colonne vertébrale, se déploie principalement dans un plan transversal, comme illustré par l'homme de Vitruve de Léonard de Vinci. Le plan transversal est celui du mur ou de l'écran d'ordinateur face à nous. Naturellement, son corps transversal invite Homo à transversaliser son milieu et le découper en plans transversaux proches ou lointains. Corrélativement il l'invite aussi à latéraliser son environnement, c'est-à-dire le découper gauche-droite, et éventuellement à le dérouler séquentiellement du regard, ou par des gestes, dans ces multiples plans transversaux. Un poisson, un oiseau, un autre mammifère transversalise-t-il son environnement comme Homo ? Peut-être, dirions-nous, comme d'ailleurs Homo axialise parfois le sien dans certaines architectures, danses, etc. Mais, la transversalité du corps d'Homo est suffisamment singulière pour être vue comme un marqueur anthropogénique fort.

Parlons ensuite du segment, définit ici comme une portion d'univers, ou plus précisément une découpe d'Univers. Nous savons tous qu'Homo il y a deux millions d'années taillait déjà des pierres. Il « découpait » des pierres, avec lesquelles il découpait (segmentait) ensuite des choses. Les animaux arrachent, déchirent, brisent, mais ils ne découpent pas, ils ne segmentent pas. Certains lecteurs, objecteront peut-être que les castors ou les fourmis découpent des branches ou des feuilles, mais si l'on prend la notion de segment dans toutes ses dimensions, et que l'on va jusqu'à la notion de digitalisation (segment ⇔ non-segment) il semble que le segment, comme la segmentarisation, soit véritablement une singularité d'Homo, dont le corps d'ailleurs est particulièrement segmentarisé, et segmentarisant. Le tranchant de la main et la main tout entière permettent de découper, séparer, trier, définir des portions et des segments d'Univers. Sans compter que le corps d'Homo tout entier, dépourvu de fourrure depuis plus de 2 Mln d'années, est remarquablement segmenté (bras, avant-bras, main, doigts, tronc, cou, etc.), et que lorsqu'il adopte quelques vêtements Homo accentue encore cette segmentation. Écoutons Henri VAN LIER <14C3> à ce propos :

Les mêmes rigueurs du froid ont fatalement développé le vêtement, ainsi que l'attention au vêtement, cet amplificateur et fixateur du geste <11H2>. Or, le vêtement a certaines des caractéristiques de l'image détaillée. Comme elle, il analogise par rapport au corps, dans la mesure où il en est proche tout en en restant distinct. Comme elle aussi, il macrodigitalise en ce qu'il divise le corps diversement, en deux, en trois, en quatre segments essentiels, au point de le globaliser en une panoplie-protocole de parties exclusives l'une de l'autre, en même temps que partiellement substituables.

Bref, là où le poisson pourrait apparaître tout entier comme formé d'un seul segment, le corps d'Homo affiche de multiples segments, délimités par de multiples articulations, et éventuellement des vêtements. La segmentation du corps d'Homo est un autre marqueur anthropogénique fort.

Un mot encore à propos du caractère « panoplique » du corps d'Homo : panoplie de doigts, panoplie d'articulations, panoplie de segments corporels. Les panoplies ont la particularité d'être formées de segments plus ou moins équivalents, substituables, complémentaires, à la manière de ce

que l'on trouve dans les panoplies d'outils, d'ustensiles, d'armes, de vêtements, de meubles, d'aliments, etc.

La r-encounter versus l'encounter

La transversalité du corps d'Homo a dû considérablement impacter sa vie sociale. Deux plans transversaux qui se contemplent, s'affrontent et se r-encountrent ne donnent pas le même résultat que deux corps « axiaux » qui s'approchent et se rapprochent. Écoutons encore Henri VAN LIER :

Il faut alors insister sur l'événement d'Univers que fut l'évidence organique d'Homo, résultat de la station debout et de la glabréité, toutes deux à la fois découvrant les organes et les faisant paraître comme un édifice prestigieux dans l'environnement et dans le groupe. Pour l'évolution des espèces, c'est un cas remarquable de bifurcation (saute) fonctionnelle. D'abord, le corps hominien devint glabre pour des raisons d'évacuation calorique utile à un marcheur au long cours. Mais cette sélection naturelle au sens étroit se combina, bientôt sans doute, avec une sélection culturelle et même sexuelle, les corps les plus évidents étant les plus signalétiques et les plus riches en pouvoir, par les indices <4A> et les index <5A> qu'ils exhibaient. <3A>

Les différences entre r-encounter hominienne et encounter animale sont suffisamment importantes et nombreuses pour qu'un chapitre entier d'*Anthropogénie* y soit consacré <3>.

Un animal technicien

Après coup, il semble que ce corps très particulier d'Homo - transversalisant, segmentarisant, panoplique - l'ait prédisposé à devenir technicien. Précisons ici que la technique, que l'on définira comme mettant en jeu des outils, va beaucoup plus loin que la simple mise en œuvre d'instruments. Certains animaux utilisent déjà des « instruments » qui leur permettent d'agir sur leur milieu. Par exemple, le chimpanzé utilise des bâtons pour « pêcher » des fourmis, ou des pierres pour casser des coques. De même le corbeau de Nouvelle-Calédonie est capable de fabriquer des crochets. Mais ce ne sont pas encore des outils au sens où nous les définirons.

Homo (animal transversalisant, latéralisant, segmentarisant, panoplique) franchit une étape supplémentaire décisive. Il organise ses « instruments » en « panoplies ». Et, par cette articulation en panoplies, ses instruments, connus parfois de certains animaux, deviennent maintenant des « outils ». Homo devient un animal technicien doté de « boîtes à outils », à la différence des autres animaux. On notera incidemment que les protocoles sont des panoplies de segments de temps ou d'actions, alors que les panoplies tout court correspondent à des segments matériels (outils, composants, ingrédients, etc.). Les animaux ne connaissent ni les « panoplies », ni les « protocoles » tels que définis ici, et qui reposent sur la notion de segment. Ni panoplies, ni protocoles sans segment.

On ne soulignera jamais assez, que cette définition de la technique s'applique aussi bien à la taille des pierres par Homo il y a plus de deux millions d'années, qu'aux productions les plus complexes aujourd'hui (avions, télécommunication, etc.). Pas de productions modernes sans nomenclatures (panoplies) ou sans gammes de fabrication (protocole).

Si l'évolution, selon Darwin, commence par un foisonnement de variations, soumises à des sélections puis des adaptations, on peut alors émettre l'hypothèse qu'un jour, par chance

évolutionniste, des animaux particuliers, hominiens, sont devenus redressé, transversalisant, segmentarisant, panoplique et protocolaire, et finalement technicien au sens défini ci-dessus.

Ces différentes caractéristiques ont tendance à se renforcer l'une l'autre. Par exemple, le redressement favorise la transversalisation, la transversalisation favorise la latéralisation, la latéralisation favorise l'articulation de l'espace en panoplies. La circulation d'objet, transversalement, de main en main favorise le développement de protocoles. Henri VAN LIER suggère assez fortement que l'articulation des choses en panoplies et en protocoles aurait été favorisée par la structure transversale du corps d'Homo. Homo transversalise son milieu. Ses mains rangent et trient les choses dans des plans transversaux. Son regard parcourt et découpe (segmente) visuellement les choses dans des plans transversaux, en panoplies et protocoles.

La thématization technique

Tous les animaux thématization. Ils sont capables de distinguer un partenaire, une nourriture, une proie et de l'isoler visuellement ou sensoriellement de ce qui l'entoure. Une lionne qui poursuit une antilope isole cérébralement cette antilope de ce qui pourrait la distraire. L'antilope devient pour elle saillante. Elle se détache de ce qui l'entoure. Elle est thématization par la lionne.

Homo thématization aussi. Mais comme c'est un animal technicien (segmentarisant, panoplique, protocolaire) il est capable, à la différence de l'animal, de thématization techniquement les choses, et de faire des liens entre segments techniques. Ainsi, le clou « appelle » le marteau, la planche appelle la scie, la pierre appelle la pierre taillée, la fourrure appelle le vêtement, etc. Constamment nous effectuons de tels rapprochements et de telles thématizations techniques, ce qui confirme que nous segmentons notre milieu, que nous l'articulons en panoplies et en protocole, et que nous établissons des liens opérationnels, techniques, entre ces éléments. Ainsi, depuis des millions d'années, Homo thématization techniquement des outils, des armes, des ustensiles, des ingrédients, des protocoles alimentaires, et bien sûr des segments (portions) de viande, plantes, graines, vêtements, abris, etc.

La thématization technique ne nécessite ni langage parlé, ni schéma, ni écriture, ni signe. Elle s'apprend par imitation. Elle suppose le segment, la panoplie, le protocole. Elle suppose aussi une forme de logique, mais ni le signe, ni donc la sémiotique. Cela dit, elle est partout dans le milieu d'Homo, et constitue un marqueur anthropologique essentiel.

NB : Notons que c'est par simplification que nous décrivons ici la lionne comme « thématization » l'antilope. Henri VAN LIER adopte une définition plus restrictive de la thématization. Pour lui, la thématization ne s'applique qu'à des segments.

La thématization sémiotique. Le signe.

Entre la thématization technique et la thématization sémiotique il n'y a qu'un pas. Lorsqu'un enfant pointe une banane du doigt, il thématization sémiotiquement. L'animal sauvage ne le fait pas. Aucun éthologue, à ce jour, n'a vu un singe pointer une banane dans un arbre (sauf dans un zoo). Or, en pointant une banane du doigt, l'enfant utilise un segment d'univers (son doigt), et thématization (pointe) avec son doigt un autre segment d'univers (la banane). Par contre, à la différence de la thématization technique, qui est chargée d'opérationnalité, la thématization sémiotique n'est chargée de rien du tout. Le doigt de l'enfant se limite à pointer la banane et ne fait rien d'autre que la pointer. Ce doigt thématization de manière « pure », il « signifie », il devient un « signe ». Le signe étant défini ici

comme un segment d'univers qui en thématise un autre de manière pure, et se limite à cette thématisation.

Cette définition du signe s'applique déjà, il y a plusieurs millions d'années, à un regard, un doigt, un grognement pointant (indexant) quelque chose. Elle s'applique aussi, mais depuis 80.000 ans seulement, à nos langages détaillés par lesquels nous désignons et spécifions des choses ou ensembles de choses précises ou ambiguës. Elle s'applique encore aux photographies, argentiques ou numériques, beaucoup plus récentes, qui thématisent les segments d'Univers dont elles sont les traces (indicielles). Enfin elle s'applique aux signes calculés par l'intelligence artificielle. Un pavé (segment) de texte traduit artificiellement par un réseau de neurones thématise le pavé de texte d'origine, elle en est en quelque sorte une image, une empreinte statistique.

Cette thématisation sémiotique peut, depuis quelques millions d'années, être déclenchée par des gestes, des grognements (langage massifs <10>), des images rudimentaires faites d'un seul segment (images massives <9>), des sons persistants (musiques massives <10>). Mais elle peut aussi s'appuyer sur des langages détaillés (capables de soutenir des tons <16>), des images détaillées (multisegments <14>), ou encore mettre en jeu des myriades de signes, donnant lieu à des « effets de champs sémiotiques » <7>.

Le signe ainsi défini est un marqueur anthropogénique fort. Pas de sémiotique sans signe, pas de signe sans segment, pas de segment sans Homo. Les signes sont des segments qui thématisent d'autres segments, de manière pure. Ces segments-signes qui envahissent le milieu d'Homo, restent absents chez les autres animaux. Le cas de la danse des abeilles illustre bien ce point. Lorsqu'elle danse l'abeille transmet deux informations d'action immédiates : la direction qu'il faut prendre par rapport au soleil et la distance qu'il va falloir parcourir. Aucune de ces deux informations n'est un segment proprement dit. Pour transmettre la même information Homo spécifiera par exemple « derrière cette colline il y a un champ de fleurs » et il invoquera trois segments (colline, champs, fleurs), sans nécessairement déclencher une action immédiate. Si les abeilles, qui existent croit-on depuis plus de 100 millions d'années, « segmentaient » les choses à la manière d'Homo, comment pourrions-nous expliquer qu'elles n'ont pas inventé comme lui des milliers d'habitats, d'architectures et de ruches différentes, par simple combinatoire.

Qui est premier : la technique ou la sémiotique ?

Les définitions précédentes de la technique et de la sémiotique sont indépendantes. Pas besoin de sémiotique pour la technique, ni de technique pour la sémiotique. On peut tailler une pierre sans sémiotique. On peut pointer une banane du doigt sans technique. Rien à ce stade ne permet de dire ce qui a précédé l'autre. Mais dans la mesure où chacune s'appuie sur des segments et thématise des segments, chacune stimule l'autre. La technique est stimulée par la sémiotique et la sémiotique est stimulée par la technique, inlassablement.

Une union bio-techno-sémiotique singulière

On est tenté de voir ici une véritable union bio-techno-sémiotique. Son corps segmenté aurait conduit Homo à percevoir et organiser son milieu en segments. Des liens opérationnels, ou des liens de thématisation purs, auraient alors pu être activés entre ces segments. Dans ce milieu, le signe, en tant que segment thématiseur pur devenait possible. De plus, la transversalité de son corps invitait Homo

à transversaliser son milieu, à le parcourir du regard selon des plans transversaux et, éventuellement, y voir des collections de segments, dont certains pouvaient lui apparaître comme complémentaires et/ou substituables. Ce sont alors ces regroupements d'instruments et segments en panoplie qui ont donné naissance aux outils et à la technique. Ainsi, en quelques millions d'années, l'évolution darwinienne (variations, sélections, adaptations), tantôt biologique, tantôt culturelle, aurait constitué Homo en tant qu'un animal biologique, technique et sémiotique, tout à fait particulier.

Homo possibilisateur

Dans son *Anthropologie Fondamentale* (1982), Michael LANDMANN soutient que ce qui distingue l'homme de l'animal c'est « l'esprit ». Il décrit donc l'homme comme une « creatura creatrix », un « homo inveniens », bref un être capable de trouver, inventer, à la différence de l'animal. Et, pour lui, c'est la nature (grand architecte) qui aurait doté l'homme d'un esprit. Plus simplement Henri VAN LIER conclut qu'à force de jongler avec des segments technique et sémiotique, de les reséquencer, combiner, dissocier, remplacer, compléter, etc. Homo est devenu un animal formidablement « possibilisateur » <6>. Certes les débuts ont été lents, et modestes. La technique et la sémiotique d'un petit groupe de chasseurs-cueilleurs offre moins de combinaisons possibles que celle de la population d'un empire primaire (Égypte, Maya, Chine), sans parler des possibilités offertes aujourd'hui par un « corps social » de plusieurs milliards d'habitants connectés par un réseau internet.

Mais le phénomène premier est le même dans un petit groupe de chasseurs-cueilleur ou dans un village planétaire. Homo thématise techniquement et sémiotiquement des segments.

Anthropologie, sémiotique, autres sciences humaines

L'anthropologie et la sémiotique sont des sciences humaines. Et les quelques lignes qui précèdent ont permis de voir comment une approche sur le temps long peut offrir un socle commun à la technique et à la sémiotique en partant par exemple des caractéristiques géométriques (topologiques) très particulières du corps d'Homo.

Dans son œuvre *Anthropogénie*, Henri VAN LIER a consacré 20 ans de sa vie à explorer la constitution d'Homo (partie 1), puis ses accomplissements (partie 2 et 3), puis ses articulations sociales (partie 4). Et, bien sûr, il ne s'est pas limité à la technique et à la sémiotique, dont l'essentiel est dit dans les 5 premiers chapitres. Avec les mêmes référentiels, qu'il a regroupé sous la notion de DPE (Destin-parti d'existence), il a abordé ensuite les langages, les musiques, les architectures, les philosophies, et la quasi-totalité des sciences humaines. Prenons quelques exemples :

- D'autres notions topologiques, par exemple, permettent de dérouler une macro-histoire d'Homo sur le temps long. Ainsi, pour Henri VAN LIER, le Monde 3 dans lequel nous vivons depuis 1850-1950 serait-il discontinu, à la différence de ceux qui l'ont précédé, qui étaient eux continus. Et, le Monde 2 qui commencerait avec la Grèce antique aurait introduit la notion de « distance » ou plus exactement de « distanciation » par rapport à un Monde 1 qui était « continu-proche », c'est-à-dire où les éléments se renvoient de « proche en proche ». Les notions Continu-Discontinu et Proche-Distant utilisées ici sont des notions topologiques observables, descriptibles, voire mesurables, sur le temps long.

- Du côté de la technique une macro-histoire se dessine également. D'abord les machines sont DANS la nature, puis elles sont FACE à la nature et à l'homme, et aujourd'hui elles sont AVEC la nature et l'homme, en synergie. Ici, il s'agit de cybernétique, de modes d'interactions.
- Pour ce qui est des domaines artistiques c'est la notion de « sujets d'œuvre » et plus largement de « destin-parti d'existence » qui entre en jeu. Mais cette notion, elle aussi, ramène à des choix spatiaux, temporels, logico-sémiotiques, et surtout présentifs. Les œuvres artistiques majeures mettent en jeu des taux élevés de présentivité (indescriptibles).

Historicité darwinienne d'homo

Dans le prolongement d'Oswald SPENGLER, qui « *découvrait l'historicité radicale d'Homo, en suivant et caractérisant ses socles épistémologiques successifs que furent les civilisations* » <24C1>, Henri VAN LIER voit Homo comme un état-moment d'Univers, observable, explicable après-coup, mais non prévisible. Écoutons-le :

Ainsi, quand il s'agit du genre Homo, beaucoup voient dorénavant Homo cro-magnon, Homo néandertalien, Homo sapiens archaïque, ou encore les variantes d'Homo habilis, d'Homo erectus, d'Homo ergaster, voire des Paranthropes, non comme des préparations de l'Homme que nous serions, mais comme autant d'Hommes, d'espèces et grandes races d'hommes, à part entière. Croyant qu'Homo d'aujourd'hui, dans cet ensemble, est une variété parmi d'autres, adaptée à un état-moment particulier de la Planète, et qu'elle est destinée, dans un avenir prévisible, soit à disparaître, soit à donner une autre espèce unique, ou d'autres espèces plurielles, anthropiennes ou paranthropiennes, dans des circonstances géologiques et tectoniques que nous n'imaginons pas. <21G3>

Cette vision darwinienne d'Homo comme simple état-moment d'Univers, au même titre que les dinosaures, et les millions d'autres d'organismes disparus, explique peut-être pourquoi il y a aussi peu d'ouvrages d'anthropologie fondamentale, ou d'anthropogénie. Et Henri VAN LIER d'écrire :

Dans cette foulée, toujours au regard de l'ethos d'Homo <25>, on se demandera si une anthropogénie a quelque chance d'être prise en compte. Jusqu'à aujourd'hui, tout semble prouver que les spécimens hominiens, là où ils ne sont pas pressés par des indexations archimédiennes impitoyables, comme dans la physique, la chimie, la biologie, attendent de leurs théories sur les choses et sur eux-mêmes, non pas des faits vérifiables et coordonnables, mais plutôt des clivages rassurants, des exaltations diffuses, des thèmes se prêtant à la conversation animée ou à la jouissance solitaire d'une lecture édifiante, en tout cas à des renforcements de leur consistance organique et mentale (techno-sémiotique). Que l'anthropogénie ne prononce aucun jugement de valeur, qu'elle ne propose pas de programme, qu'elle tente seulement de savoir ce qui s'est passé et ce qui se passe, n'a donc rien de mobilisateur. <24D3>

En fin de compte, l'audace principale d'Anthropogénie est peut-être tout simplement d'avoir étudié Homo pour ce qu'il est, c'est-à-dire un état-moment d'Univers.

Ouverture de nombreux champs de recherche

L'édition 2010 d'Anthropogénie compte 1029 pages. Les thèmes de potentielles recherches y foisonnent. En voici quatre :

- Le choix de référentiels anthropologiques-géniques aptes à étudier le temps long,
- Le segment, et la digitalisation, comme marqueur d'Homo,
- Les rapports entre technique et sémiotique.
- La mise au point d'une table systématique de l'anthropologie / anthropogénie (Celle d'Henri VAN LIER est déjà considérable, voir l'URL :

http://www.anthropogenie.com/anthropogenie_gene/systematic.html

Anthropogénie est une œuvre particulièrement dense et vaste. Un de ses lecteurs résumait « Sa lecture est difficile, mais ensuite tout devient plus facile ». Une des raisons de sa difficulté est probablement que « tout se tient ». Il est difficile de comprendre les chapitres 9 à 30 sans assimiler d'abord les chapitres 4 à 8, qui eux-mêmes s'appuient sur les 1 à 3.

Nombre de chercheurs en anthropologie et en sciences humaines y trouveront un véritable outil de travail, et d'innombrables pistes de réflexion stimulantes, à charge ou à décharge.

Marc VAN LIER, mai 2022
Fondation Anthropogénie – Henri VAN LIER

Notes et commentaires :

- Les annotations entre chevrons renvoient au texte d'*Anthropogénie*, par exemple <14C3> renvoie au chapitre 14, titre C, sous-titre 3.
- Tous les textes d'anthropogénie (Générale et Locales) d'Henri VAN LIER sont disponibles sur le site <http://www.anthropogenie.com/>. L'anthropologie y est abordée en <24C>.
- Pour l'émergence de l'anthropogénie on se reportera au <24D>, et surtout au texte *De la métaphysique à l'anthropogénie* (2006) qui décrit la fin de la métaphysique vers 1951, avec la disparition de Wittgenstein, au profit de nouvelles approches, telles que l'anthropogénie. Voir : http://www.anthropogenie.com/anthropogenie_locale/ontologie/metaphysique.htm
- Pour le darwinisme eldredgien-gouldien, on pourra se référer à *The structure of evolutionary theory*, The Belknap Press of Harvard University Press, traduit sous le titre *La structure de la théorie de l'évolution* [2002], Paris, Editions Gallimard. Ce travail monumental (2033 pages) est devenu un livre de chevet pour Henri VAN LIER, à la fin de sa vie. On y trouve notamment (page 1337) que « de nombreux chercheurs ont noté, généralement avec surprise, une absence notable de changement dans l'outillage d'*Homo erectus* pendant plus d'un million d'années ».
- Pour l'anthropologie fondamentale, on notera *Fundamental anthropology*, de Michael LANDMAN, 1982, Center for Advanced Research in Phenomenology & University Press of America, Washington, D.C. L'auteur écarte l'approche évolutionniste, darwinienne, et se trouve alors contraint de considérer que la Nature aurait dès l'origine doté l'homme d'un esprit. Comme en matière religieuse, son approche suppose « un grand architecte », ici la Nature.
- Pour l'historicité radicale d'Homo, on verra *Le déclin de l'occident* (1918-1922) de Oswald SPENGLER, où les civilisations, inexorablement naissent, vivent et meurent à la manière des organismes vivants.